

Le projet Sawa (Guyane)

Des villages amérindiens au musée ethnologique, aller-retour



- Mataliwa Kulijaman
Chercheur associé,
coresponsable du projet Sawa
- Valentina Vapnarsky
Directrice de recherche,
membre du Laboratoire
d'ethnologie et de sociologie
comparative (Lesc, UMR 7186),
centre Erea (Enseignement
et recherche en ethnologie
amérindienne), coresponsable
du projet Sawa

Initié en 2015, le projet Sawa¹ est un projet collaboratif réunissant une équipe d'experts amérindiens et de chercheurs, de conservateurs de musées et d'ingénieurs de recherche. Il a pour objectif majeur de valoriser et de faciliter l'accès pour les populations wayana et apalaï (Guyane) à un ensemble d'enregistrements, de fonds audiovisuels et photographiques ainsi qu'à des collections d'objets représentatifs de leur propre culture conservés dans des musées éloignés. Le projet s'accompagne d'une réflexion sur les pratiques de restitution et leur incidence sur la transmission des savoirs dits « traditionnels », ainsi que sur les modalités d'appropriation des nouveaux outils et technologies de médiation dans les communautés autochtones. Son originalité est d'accorder un rôle central aux populations sources en créant les conditions d'une participation active et évolutive. Nous nous entretenons ici successivement avec Mataliwa Kulijaman, coresponsable wayana du projet, et avec Valentina Vapnarsky, qui en assume la codirection.



LE PROJET SAWA VU PAR MATALIWA KULIJAMAN²

INP Vous êtes un représentant et un défenseur de la culture wayana, vous collaborez depuis plusieurs années avec des ethnologues, des musicologues, des linguistes, des institutions... Qu'est-ce qui motive cette implication ?

M.K. À partir de 2000, les gens se sont mis à exprimer très fortement que la langue et la culture,

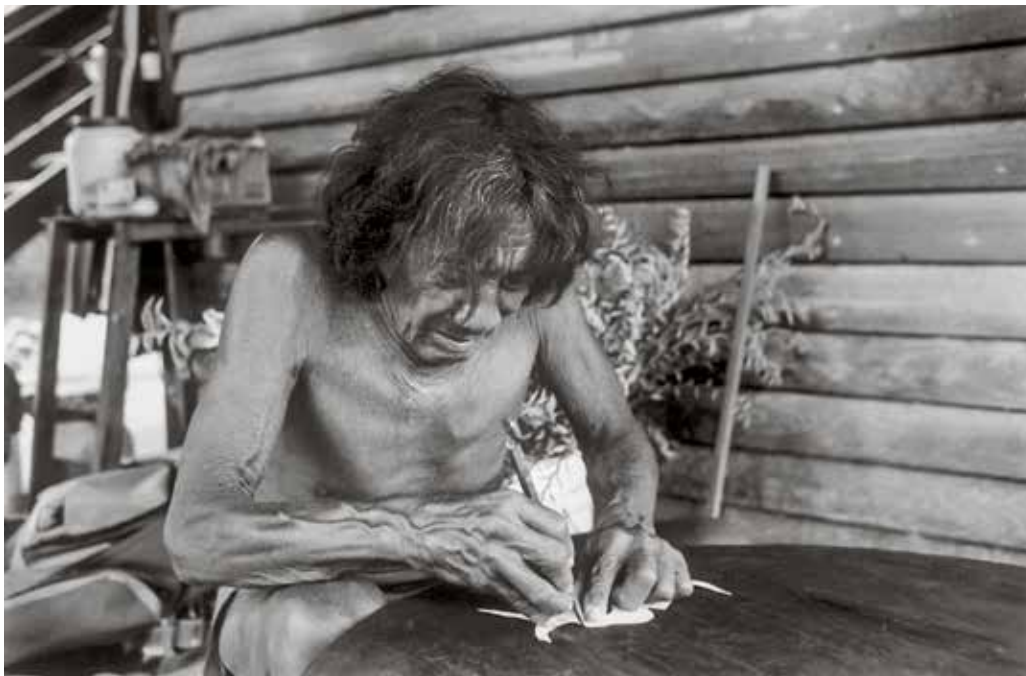
y compris la culture de l'objet, étaient en danger. Cela m'a poussé à collaborer avec des anthropologues. Quelques anthropologues passaient chez nous : il y avait Hervé Rivière³, et d'autres que j'ai connus parce qu'ils travaillaient avec mon père. Mon père était l'un des derniers connaisseurs des traditions wayana. Après sa disparition, j'ai senti un vide. J'ai commencé à réfléchir sur ce qu'on entendait : dans quelques années, il n'y aura plus de fêtes traditionnelles, dans quelques années, aucun Wayana ne parlera plus sa langue... Au village,

◁ Ciel de case (maluwana) de la maison commune (tukusipan) du village d'Elahé.

¹Le projet Sawa «Savoirs autochtones wayana-apalaï (Guyane). Une nouvelle approche de la restitution et ses implications sur les formes de transmission» est développé au sein du LabEx Les passés dans le présent (ANR11-LABX-0026-0) depuis 2015. [Les notes 1 à 12 sont de la rédaction.]

²La rédaction remercie Éliane Camargo pour sa relecture de cet entretien.

³Organiste et ethnomusicologue, Hervé RIVIÈRE (1964-2001) a passé plusieurs mois chez les Wayana du Litany tout en poursuivant des travaux théoriques et des études consacrés à la musique bretonne et à celle des N'tumu du Cameroun. Il est notamment coauteur, avec Jean CHAPUIS, de l'ouvrage *Wayana eitoponpè. Une histoire orale des Indiens Wayana*, suivi de *Kalau*, Matoury, Ibis rouge éditions, coll. «Librairie de l'Outre-mer», série «Langues et cultures en Guyane», 2003.



△ Kulijaman, père de Mataliwa Kulijaman, fabriquant un *maluwana*.

je discutais avec Éliane Camargo, une ethnolinguiste qui travaillait sur la langue wayana, sur les rituels et sur les chants cérémoniels. J'avais aussi une petite fille, je me disais : « Que vais-je lui transmettre de la connaissance de mon père ? »

INP Quelles étaient vos attentes à l'égard des chercheurs ?

M. K. Beaucoup de chercheurs passent chez nous. Nous ne savons pas vraiment ce qu'ils font. Nous attendons toujours un retour de leur part, mais rien ne revient jamais. On se demandait ce qui se passait avec les images prises au village, des images de nous, de notre famille. On se demandait ce que les chercheurs faisaient des enregistrements, vu qu'ils ne comprennent pas notre langue et que nous avons des difficultés pour tout bien traduire.

Lors de missions à Paris, j'ai vu les copies d'enregistrements laissées par les chercheurs⁴. À l'université de Bonn, nous avons pu voir des objets apalaï.

INP Comment a démarré le projet Sawa pour vous ?

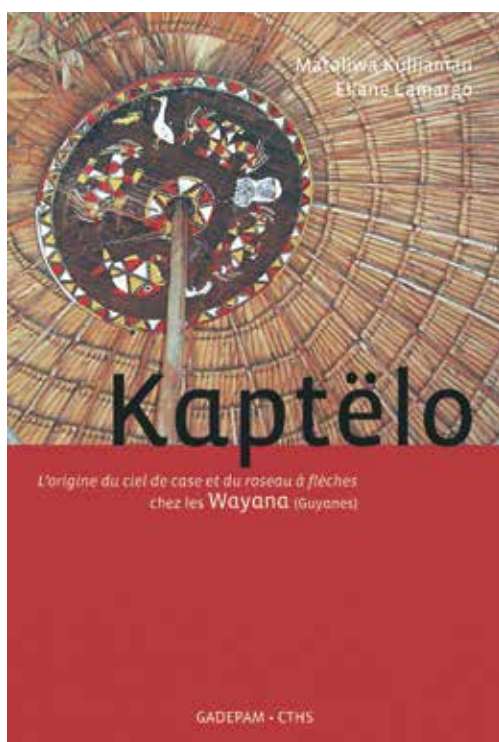
M. K. C'était juste après la mort de mon papa. Il était très vieux. Comme il ne parlait pas français, j'étais son interprète auprès des anthropologues. Du coup, je réfléchissais avec eux... À cette époque, j'apprenais encore le français. Et puis, j'ai commencé à prendre des notes sur des papiers. Je les ai données à Éliane Camargo en lui demandant si elle pouvait faire un livre, ou quelque chose comme ça, sur le « ciel de case⁵ ». En retour, elle m'a proposé de faire un livre bilingue⁶. C'est comme ça qu'on a commencé à

⁴ Ces enregistrements sont conservés au Centre d'étude des langues indigènes d'Amérique (Celia, UMR CNRS 8133), devenu depuis Structure et dynamique des langues (SeDyL, UMR CNRS 8202 et UMR IRD 135), au Laboratoire langues et civilisations à tradition orale (Lacito, UMR CNRS 7107) et au Centre de recherche en ethnomusicologie (Crem) du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc, UMR CNRS 7186) qui est partenaire du projet.

⁵ Le ciel de case (*maluwana*) est une voûte céleste allégorique peinte sur bois et située immédiatement sous la faite, au travers de laquelle est fiché le poteau central de la maison communautaire (*tukusipan*) où sont célébrés fêtes, rituels et réunions publiques. Orné de motifs animaliers (tortues, tamanoirs, serpents, grenouilles, poissons, chenilles, esprit des eaux), parfois complétés d'un guerrier (*kailawa*) ou d'une entité-*jolok*, le ciel de case est une porte d'entrée vers le monde symbolique et un garant du corps collectif des villageois. Autrefois peints au moyen de colorants minéraux et végétaux, les ciels de case offraient des teintes limitées et faiblement contrastées dont se démarquent les vives couleurs synthétiques employées plus récemment. À la suite de son grand-père, Aimawale Opoya, l'un des chercheurs associés au projet Sawa, est un spécialiste de la fabrication des ciels de case.

⁶ Mataliwa KULIJAMAN & Éliane CAMARGO, *Kaptêlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*, Cayenne/Paris, Gadepam/Éditions du CTHS, 2007.





◀ Couverture de l'ouvrage *Kaptëlo*.

travailler sur ce projet ensemble, en 2006. Cela m'a donné l'occasion de rencontrer d'autres chercheurs, et aussi de voir des collections wayana et apalaï dans différents musées européens.

Avec des amis wayana, au village, on parlait de ces objets de notre culture conservés loin de chez nous. Ce qui nous intéressait, c'était la possibilité de consulter les objets conservés au musée. Nous nous sommes dit qu'on trouverait peut-être des objets qui chez nous ont complètement disparu.

En 2012, j'ai rencontré Anne-Christine Taylor⁷ à qui j'ai parlé de mon projet d'inventaire des motifs wayana. Elle et mon ami Pierre Déléage⁸ m'ont encouragé à proposer le projet au musée. En 2013, j'ai reçu une bourse du musée du quai Branly - Jacques-Chirac pour étudier pendant trois mois des motifs de vanneries et de ciels de case. À cette époque, beaucoup d'objets se trouvaient dans les réserves du musée et n'étaient pas accessibles.

En 2014, nous avons commencé à élaborer le projet Sawa avec le LabEx Les passés dans le présent. En 2016, une équipe wayana et apalaï a commencé à étudier les objets du musée des Cultures guyanaises, à Cayenne. Nous avons attendu très longtemps le retour du travail ethno-

graphique qui avait été effectué avec nos arrière-grands-parents et avec nos grands-parents. Ce projet était une occasion de travailler avec les ethnologues venus jadis nous rencontrer chez nous. Même si certains ont fait un bon travail autour de nos ancêtres, nous devons récupérer ces données qui étaient incomplètes ou mal interprétées.

Lors de séances de travail Sawa, l'équipe a pu échanger des connaissances, et voir comme les restaurateurs s'y prennent pour restaurer des objets anciens : des ciels de case, des ornements dorsaux-pectoraux en plumes (*mikahpa*), des nattes à insectes (*kunana*). Comme je l'ai dit, tout cela est en train de disparaître...

INP Justement : le projet avait aussi pour enjeu la réactivation de certaines traditions, la réappropriation de la culture traditionnelle wayana.

M.K. Début 2020, nous avons organisé une restitution de ce travail. Nous avons organisé une exposition itinérante dans chaque village du haut Maroni, le «pays wayana». Tout le monde était heureux. Cela a donné à certains l'envie de faire vivre à nouveau leurs traditions car ils ont été émus de les revoir à travers des films enregistrés par les chercheurs venus autrefois dans nos villages.

À Paris, au musée du quai Branly, nous avons retrouvé un objet qui avait complètement disparu⁹. Tout le monde avait envie de le rapporter chez nous, mais ce n'était pas possible. On se disait qu'il était bien conservé et protégé au musée. Le mieux était donc qu'il y reste. Chez nous, lorsque des artisans voient certains objets, ils souhaitent les reproduire. Même si certains connaissent encore les motifs et les techniques de vannerie, beaucoup de motifs et de techniques ont été oubliés. À l'avenir, nous souhaitons montrer certains de ces objets au musée de Guyane.

INP Au sein du projet Sawa, vous avez collaboré avec des scientifiques, des ethnologues, des conservateurs de musée, des restaurateurs. Vous-même aviez un statut assez inédit de chercheur associé...

M.K. Avec Sawa, il y avait cette idée d'apprendre et d'étudier, d'être chercheurs, même si nous avons manqué de temps pour cela. Auprès de ma

⁷ Anne-Christine Taylor, anthropologue spécialiste des cultures indigènes de l'Amazonie, était alors directrice du département de la Recherche et de l'Enseignement du musée du quai Branly.

⁸ Pierre Déléage est anthropologue, directeur de recherche au CNRS, membre du Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS, UMR CNRS 7130).

⁹ Il s'agit d'un ornement pectoral en plumes.



▷ Hotte wayana en vannerie, collectée en Guyane française entre 1948 et 1965, musée du quai Branly – Jacques-Chirac.



communauté, je suis un peu considéré comme un savant : un peu savant, un peu chercheur, un peu ethnologue.

En même temps que je préparais le livre *Kaptëlo*, des personnes d'une association qui s'occupe des arts wayana¹⁰ m'avaient questionné sur les motifs des ciels de case. J'ai donc décidé d'axer la publication sur cet objet, afin que tout le monde puisse la consulter et apprendre un peu les symboles wayana-apalaï. On a d'abord travaillé sur des motifs, car on s'était rendu compte que certains jeunes les avaient oubliés ou ne les connaissaient pas du tout. Lorsque j'ai commencé à préparer le

livre, je fabriquais des pendentifs que je portais sur moi. Les gens que je rencontrais les appréciaient et ont commencé à s'y intéresser. À présent, de nombreux jeunes pratiquent l'artisanat avec ces motifs qui sont ceux du ciel de case, notamment des filles qui les tissent lorsqu'elles font des bracelets ou des pendentifs. J'en suis heureux : cela a réveillé les gens, les a motivés.

On vient de republier ce livre, car il était épuisé. Il est disponible en métropole dans les librairies, et ici en Guyane, il a connu un grand succès. C'était le premier livre en wayana, et aussi le premier livre rédigé par un Wayana.

¹⁰ Il s'agit de l'association Gadepam (Cayenne).



INP Quels sont les dangers auxquels sont confrontées les cultures apalaï et wayana ?

M. K. Notre langue se perd, notamment du fait de l'école, avec l'enseignement en français. Chez nous, l'école est quelque chose de nouveau. Maintenant, dès l'âge de trois ans, les enfants commencent à aller à l'école. Les écoles maternelles et primaires se trouvent dans les villages, mais ensuite, pour étudier au collège, ils doivent partir à Maripasoula. De leur côté, les parents poursuivent leurs traditions – la culture du manioc, des bananes, etc. Les enfants ne reviennent à la maison que pour les congés. On leur transmet cette culture dans ces moments-là, mais moins qu'avant.

Quand ils grandissent, les enfants doivent partir au lycée à Cayenne, vers le littoral. Ils n'ont pas toujours la possibilité de rentrer pour les vacances – on espère qu'il y aura bientôt un lycée à Maripasoula, plus près du village que Cayenne : un lycée est en cours de construction. À partir de ce moment, avec l'éloignement, les traditions s'oublient encore un peu plus. Ils sont attirés comme tout le monde par les nouvelles technologies, les écrans, les téléphones portables, la vie en ville... Certains se sentent perdus, se sentent mal psychologiquement. Tous ceux qui abandonnent leurs études et qui reviennent au village auraient besoin d'être rééduqués à la culture wayana afin de pouvoir se remettre à cultiver et à faire revivre la tradition. Mais ils ont pris l'habitude de la ville. Ils s'ennuient et ne savent pas trop quoi faire au village. Il est difficile de tromper leur tristesse ou leur ennui. Récemment au village, nous avons créé une école wayana pour réapprendre la tradition à ces jeunes, à tisser des vanneries par exemple. C'est une petite école associative. On a été interrompus, par l'épidémie de Covid-19, mais on va essayer de la relancer.

INP Il existe une forme écrite de la langue wayana. Est-elle pratiquée par tout le monde au sein de la communauté ?

M. K. La langue orale wayana a été transcrite par les pasteurs américains qui ont commencé par traduire la Bible. Ils ont transcrit le wayana en alphabet latin, en y ajoutant le tréma sur certaines voyelles (ë, ï). Mais l'écriture reste incomplète, il faut encore y travailler. Une personne de ma

génération a voulu faire un dictionnaire¹¹. Elle a collaboré pour cela avec Éliane Camargo.

À l'école, il existe aujourd'hui des médiateurs, qu'on appelle ILM¹². Ils traduisent le français en langue maternelle pour les enfants, afin de faciliter l'enseignement. Ils se servent du livre *Kaptélo* comme support d'apprentissage des langues wayana et français.

INP Le musée du quai Branly conserve près de mille objets wayana et apalaï. En avez-vous identifié ailleurs ?

M. K. J'ai vu des objets wayana à Leiden, à Genève, à Oxford, et aussi à Bonn et à Stuttgart. Je n'ai pas visité de musée au Brésil, mais il y a quelques objets dans un petit musée à Macapá. Et il y en a en Guyane, bien sûr. On monte d'autres projets, dont un en ce moment avec le musée de Guyane. Peut-être qu'on trouvera d'autres objets complètement oubliés, des objets que je n'ai jamais vus, peut-être que d'autres musées ont conservé de tels objets.

INP Que pensez-vous des musées d'art ou des musées ethnographiques qui conservent des objets anciens, des objets rituels ou des objets du quotidien ?

M. K. Nous avons le sentiment que les objets sont bien conservés par les musées. Ici, nous n'avons pas de musée : on crée des choses puis on les jette. On ne les conserve pas longtemps, on les brûle au décès de l'artisan et on en recrée de nouvelles. Pour ces raisons, nous avons décidé que les objets doivent rester là-bas, au musée, parce qu'ils y sont bien conservés, bien protégés. En revanche, nous avons constaté qu'il manquait des informations importantes pour les comprendre. C'est pour cette raison que nous avons beaucoup travaillé sur les notices d'objets rédigées par les chercheurs qui, à l'époque, les ont pris et apportés en France, mais aussi en Allemagne. On a repris la rédaction de ces notices au cours d'ateliers Sawa. On a donné des noms aux objets et proposé des descriptions. Les noms de certains objets anciens étaient transcrits de façon phonétique, par exemple, nous les avons corrigés. Nous avons conservé les notices telles qu'elles ont été rédigées

¹¹ Éliane CAMARGO & Tapinkili ANAIMAM, *Hakène omijau eitop wajana-palasisi / Dictionnaire bilingue wayana-français*, Villejuif / Cayenne / Paris, UMR 8133 Celia / Drac de Guyane / Tekuremai, 2010 [en ligne], https://www.vjf.cnrs.fr/celia/FichExt/Dic_alphas/wayana_francais/index.htm ; Éliane CAMARGO & Tapinkili ANAIMAM, *Wayana au cœur des mots. Dictionnaire analogique bilingue wayana-français / Wajana omi jatëku. Etapomi Hapon wayana-palasisi*, Paris, CTHS / IPE éditions, 2020.

¹² ILM est l'acronyme d'« intervenant en langue maternelle ».



par les personnes qui ont collecté les objets, mais nous y avons ajouté notre correction, un texte à notre manière.

Quelques jeunes aimeraient monter un musée chez nous. On y pense.

INP Avez-vous d'autres projets en dehors de ceux menés avec le musée ?

M. K. Nous avons de nombreux projets, en particulier pour notre langue. Il reste beaucoup de choses à transcrire – autour des arbres, par exemple. Je suis pour transcrire quelques mots quand on le peut. Dans quelque temps, s'il n'y a pas d'écrit, tout sera perdu. À cause de l'école, bientôt les enfants ne connaîtront plus les noms. Tant qu'on le peut, j'aimerais qu'on puisse faire des livres sur la culture wayana en langue wayana à destination des ILM, des écoles. Je vais essayer de refaire une autre publication, exclusivement centrée sur les motifs qui nous appartiennent, pour essayer de les sauvegarder. Certains motifs sont liés à des histoires et les racontent. Il serait utile à tout le monde de connaître la culture associée aux motifs. Avec un livre, les enfants pourront apprendre ces motifs à l'école. L'idée serait de disposer d'un répertoire de motifs auquel correspondrait un répertoire d'histoires. Cela permettrait par exemple de comprendre le lien entre le motif peint sur du bois, comme le ciel de case, ou bien le motif peint sur le roseau à flèches, ou sur l'arouman utilisé pour le tissage des vanneries, sans oublier les motifs de la peinture corporelle.

LE PROJET SAWA VU PAR VALENTINA VAPNARSKY¹³

INP Comment est né le projet Sawa ?

V. V. L'initiative du projet Sawa a émergé sur les bases d'une collaboration de plusieurs années entre des « sachants », membres des communautés wayana et apalaï, en Guyane, dont Mataliwa Kulijaman, Aimawale Opoya, Akayuli Palanaiwa, Pekijem Kulitaikë et l'ethnolinguiste Éliane Camargo qui travaillait avec eux à établir des recueils de traditions orales, à diverses études linguistiques et projets éditoriaux. Les Wayana étaient porteurs d'une interrogation épistémologique sur les raisons de l'intérêt des chercheurs

et explorateurs pour leur culture, et aussi d'une inquiétude touchant ce qui avait été emporté au loin, auquel ils n'avaient pas accès. Le projet est parti de là. Avec Éliane Camargo, nous l'avons proposé au laboratoire d'excellence Les Passés dans le présent (Labex PasP), qui l'a inscrit à sa programmation et soutenu financièrement sur plusieurs années.

INP Quels sont les partenaires institutionnels du projet ?

V. V. Le premier partenaire est le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (Lesc), et ses centres spécialisés en ethnologie amérindienne (Erea) et en ethnomusicologie (Crem). Le Lesc est rattaché à l'université Paris Nanterre, et il s'est associé pour le projet au musée du quai Branly - Jacques-Chirac, tous deux étant partenaires du Labex PasP. La codirection côté muséal a été assurée par André Delpuech d'abord, puis par Fabienne de Pierrebourg¹⁴. Le Labex PasP, et sa responsable principale Ghislaine Glaçons Deschaumes, ont apporté un soutien fort et continu. La Maison archéologie ethnologie René-Ginouvès¹⁵, qui abrite le Lesc, a ensuite rejoint le projet – permettant à Sara Tandar, une spécialiste en humanités numériques dont l'aide a été très précieuse, de participer.

Le musée des Cultures guyanaises est aussi partenaire. Comme au musée du quai Branly, les chercheurs wayana et apalaï se sont rendus dans les réserves du musée des Cultures guyanaises, où ils ont pu examiner plusieurs objets, dont une impressionnante coiffe de plumes du rituel maraké¹⁶. La coiffe était conservée en pièces détachées par le musée. Ils ont pu la remonter.

Nous avons reçu l'aide de la direction des Affaires culturelles (Dac) de Guyane et de la Collectivité territoriale de Guyane (CTG). Nous avons également reçu le soutien de la délégation générale à la Langue française et aux Langues de France (DGLFLF) afin d'effectuer un important travail de traduction. Un certain nombre d'enregistrements sonores ont été transcrits du wayana ou de l'apalaï, puis traduits en français. Toute l'interface numérique a été traduite en langues wayana et apalaï – un travail aussi colossal que fascinant, qui incluait la traduction d'expressions et de mots nouveaux, liés à l'environnement technique numérique.

¹³ Nous remercions Philippe Erikson pour sa relecture.

¹⁴ Avant de prendre la direction du musée de l'Homme, André Delpuech fut responsable des collections « Amériques » du musée du quai Branly de 2005 à 2017. Fabienne de Pierrebourg lui succède depuis 2017.

¹⁵ Devenue Maison des sciences de l'homme Mondes.

¹⁶ Cette coiffe est visible en couverture de notre revue [note de la rédaction].



Enfin, le Laboratório de Imagem e Som em Antropologia (Lisa) de l'université de São Paulo¹⁷ était partenaire, ainsi que l'université de Bonn, qui portait un projet un peu similaire au nôtre.

INP À partir des interrogations et inquiétudes des Wayana et Apalaï a donc émergé le projet d'un portail numérique...

V. V. Pour répondre à leur demande, l'idée qui a semblé la mieux ajustée fut en effet de créer un site internet qui donnerait accès aux enregistrements et aux collectes ethnographiques. C'est un projet qui fait écho au positionnement éthique qui prévaut désormais en anthropologie, et qui entrait également, à l'époque, en relation avec certaines considérations patrimoniales émergeant autour de l'inventaire, de la provenance et de la restitution des objets extra-européens conservés dans les collections européennes. Nous avons donc élaboré ce projet avec l'objectif d'en faire un projet pilote pour d'autres communautés qui souhaiteraient disposer de ce type d'accès.

INP Vous aviez donc déjà reçu ce type de demande auparavant, de la part d'autres communautés ?

V. V. Bien sûr. Nous tous, ethnologues, anthropologues, ethnolinguistes, ethnomusicologues, etc., recevons des demandes de restitution de nos recherches. Dans le cadre du projet Sawa, nous avons d'ailleurs organisé un symposium international à Salamanque, auquel Mataliwa a participé, pour discuter de différentes expériences comparables à celle-ci¹⁸. À cet égard, la demande des Wayana, qui se présentait comme très collaborative, semblait être un modèle à explorer. Le partenariat avec le musée du quai Branly permettait d'accéder à son importante collection guyanaise. Outre la (re)découverte de ces objets, il s'agissait de créer des liens entre des objets mentionnés dans les enregistrements – et dont les Wayana ne possèdent parfois plus aucun exemplaire – et des objets détenus par le musée.

Le principe du site Watau¹⁹ était donc de proposer des enregistrements, des photos, des films collectés anciennement mais aussi des films récents, ainsi que des visualisations et des notices explicatives d'objets. Partant d'une demande des Wayana, ce portail leur était prioritairement destiné. Bien plus, l'un des enjeux était de créer ce portail avec eux : qu'ils en conçoivent l'architecture, le mode de classification, les types d'accès, l'ergonomie, etc.

Pour le musée du quai Branly, ce fut le premier projet de cette ampleur à accorder une vraie place à des groupes d'Amérindiens. Ces derniers ont pu venir à Paris et accéder aux réserves du musée. Plusieurs années d'affilée, ils ont effectué des séjours d'un ou deux mois, au cours desquels ils se rendaient quotidiennement au musée et dans les laboratoires. Les représentants des populations autochtones ont eu ainsi un accès long et approfondi aux collections.

INP Quelles ont été les étapes de mise en œuvre du site Watau ?

V. V. Le projet était en préfiguration en 2015. Il a vraiment démarré en 2016. Une fois mûri, une étape indispensable a été d'effectuer une mission avec Mataliwa pour expliquer le projet et recueillir le consentement éclairé de tous les chefs coutumiers dans les villages. L'accueil a été partout très favorable. Pour des raisons aussi bien technologiques que culturelles, il était difficile pour les Wayana de s'impliquer de loin. Le travail s'est effectué lors de leurs séjours à Paris, et lorsque les chercheurs liés au projet se rendaient en mission sur place, en Guyane.

Les premières années ont été consacrées à des visites au musée pour y examiner les collections, et au Lesc pour l'écoute d'enregistrements sonores – principalement ceux conservés au Crem à l'université Paris Nanterre, et quelques-uns conservés chez nous au centre Erea.

Parallèlement, Sara Tandar et des informaticiens ont initié les Amérindiens au fonctionnement d'un portail. Cela a permis à ces derniers de

¹⁷ <http://www.lisa.fflch.usp.br/>

¹⁸ Valentina VAPNARSKY, « Retour aux sources ? Circulation et virtualités des savoirs amérindiens à l'ère du numérique », *Journal de la Société des américanistes*, vol. 106, n° 2, « Restitution numérique, réappropriations amérindiennes » [1], 2020, p. 79-103 [disponible en ligne], <https://journals.openedition.org/jsa/19003>; Valentina VAPNARSKY & Camille NOÛS, « Restitution numérique, réappropriations amérindiennes. Introduction à la seconde partie », *Journal de la Société des américanistes*, vol. 107, n° 1, « Restitution numérique, réappropriations amérindiennes » [2], 2021, p. 113-125 [disponible en ligne], <https://journals.openedition.org/jsa/19495>

¹⁹ « Watau » est l'acronyme de « Wayana Apalaï tuwalonu [savoir] apëipotpi [enregistrer] uhpak [ancien] », qui est la traduction de « Sawa » dans cette langue caribe. Il s'agit d'une belle trouvaille, puisque c'est aussi le nom wayana d'un poisson très prisé et d'une grande importance rituelle.

